LA LUMIÈRE



N° 165 — 27 JUILLET 1894. — SOMMAIRE : COMMENT SE PRÉSENTENT LE DROIT ET LA JUSTICE EN MATIÈRE MORALE (Lucie Grange). — UNE PAGE DE MES MÉMOIRES (Hab). — ETUDE DES FAITS PSYCHOLOGIQUES (E. Arlay). — NÉOLITA LA DRUIDESSE, suite (Christian fils). — Correspondance : VIEUX DOCUMENTS AU SUJET DES MAISONS HANTÉES (L. Dussoulier). — CITATIONS TIRÉES DE « LA VIE INCONNUE DE JÉSUS-CHRIST » (Issa). — Bibliographie.

COMMENT SE PRÉSENTENT LE DROIT ET LA JUSTICE
en matière morale

Le règne de la justice, c'est la mise en œuvre d'une loi fraternelle qui est harmonie dans la création. Cette loi s'établit par nos concessions relatives en vue de satisfaire le besoin de paix. Elle renferme en elle le droit selon Dieu, car le droit, pour être juste, prend sa source dans la bonté. Une instruction vaste, toute obligatoire qu'elle soit, n'assure point la paix d'un pays et ne saurait étendre universellement la fraternité, si elle se désintéresse de l'étude des destinées de l'homme au point de vue spiritualiste. Ce n'est pas connaître l'homme, que de n'étudier que son corps ; ce n'est point préparer le bonheur, que de chercher à en satisfaire exclusivement les appétits ; ce n'est point travailler à la régénération sociale, que de développer en soi l'égoïsme et ne voir chez les autres que rivaux et tyrans. L'étroitesse d'une fausse instruction aide au développement des préjugés ; les préjugés, sur le plan moral, sont matières mortes répandues comme de l'engrais pour féconder le personnalisme d'où éclot le vice honteux ou le crime. Ne pensant qu'à soi, l'on n'aime personne et l'on est capable de tout, afin de satisfaire des passions ou se donner une place prépondérante sur le sommet des ambitions factices.

L'âme de l'homme est en deuil sous le servage des ambitions humaines bornées au temps, car l'âme est éternelle. Dans les conditions matérialistes où le faux socialisme la place, elle ne peut que protester en gémissant. Sa voix intime crée le remords. Quel qu'il soit et n'importe dans quel milieu, tout homme perçoit, par éclaircies soudaines, l'âme endeuillée qui voudrait secouer ses jougs et manifester sa lumière. Quelle force pourra triompher de tant de malheurs causés par la mauvaise éducation, sans l'idée de Dieu ! sans l'intervention de la voix divine au sens spirituel dont tout homme est doté à son insu !

Pauvre France ! Toi nommée prédestinée des nations et que des âmes libératrices couvent d'amour du haut de leur empyrée, quel est ton progrès pour mériter si beau titre ? Es-tu digne des anges qui t'aiment ?

Oui, répond l'âme de la patrie, dont les ailes touchent le ciel.

Le mal de la France n'est qu'une apparence. Elle souffre des efforts de l'esprit du mal pour la perdre ; ses crises révèlent ses souffrances. Son mal temporaire est le résultat du mal universel, le contrecoup de toutes les douleurs du monde. Tous les hommes sont frères et doivent se tendre la main

de tous les points de l'horizon. La discorde s'est levée, des frères égarés ont méconnu la loi d'amour que le principe divin a établie au sein de la création ; mais un salut reste en leur cœur. Dans l'horrible inconscience qui met les hommes en lutte, il faut y voir un enseignement providentiel et espérer en l'avenir. Les hommes qui se sont éloignés de Dieu, se sont éloignés de leurs frères et ils les combattent ; mais qu'ils reviennent à Dieu et, alors, ils reviendront à leurs frères et ils les aimeront. C'est à ceux qui ont de plus grandes lumières qu'incombe le soin de ramener les aveugles dans une bonne voie. La persuasion par une saine éducation triomphera mieux des égarés, que la suppression de leurs personnes ou tous les plus violents châtiments. Que celui qui est bon, travaille à améliorer le plus mauvais ; que les heureux n'oublient point les misères du pauvre ; que de sages institutions soient la préservation du vice et assurent les infirmes et les vieillards contre les détresses de la vie. Ainsi guérira le mal oppresseur et affolant qui étreint aujourd'hui les frères en humanité d'une patrie, et du monde entier, qui est le rayonnement de toutes les patries au sein de la Patrie céleste où règne Dieu.

A la page 51 du tome IV de la *Lumière*, j'ai écrit ces paroles et je me plais à les répéter, car elles sont aussi vraies aujourd'hui qu'en février 1887, où elles furent publiées :

« Tout présage que nous touchons à un but suprême. La connaissance des lois physiques nous conduit à la connaissance des lois spiritualistes ; la révélation des lois spiri ualistes nous éclaire sur le mode de la vie matérielle et sa raison d'être. Tout se meut dans la solidarité, tout est analogie d'un monde à l'autre, et si, jusqu'à présent, l'on n'avait compris ni l'homme, ni la Terre, c'est que l'on n'avait pas eu le don de voir et de comprendre l'agent du plan divin dont l'impondérabilité fait la force. La lumière créatrice perce aujourd'hui les ténèbres à tous les points de vue et jamais la connaissance des solidarités qui relient le monde des hommes au monde des âmes, les forces physiques aux forces spirituelles, ne s'était imposée comme à notre époque. Il viendra un jour où la lumière à ce sujet sera si éclatante, que bien des savants en seront confondus ; que bien des polémistes regretteront l'aigre subtilité de leurs arguments ; que bien des militants, soudoyés par des perversité occultes ou conscients de leurs fautes, gémiront de leur mauvais travail et se frapperont la poitrine pour la malveillance de plume, de parole ou d'action quelconque, dont le contrecoup les oppressera.

Car voilà surtout en quoi consiste la justice éternelle : c'est que toutes les forces solidaires et les sentiments, qui sont des forces dans la nature, sont des choses répercussives et vibrantes comme le fluide électrique. Il est, en effet, juste, que celui qui n'a pensé qu'à soi, s'est cru seul supérieur et qui, pour se mettre en poste d'honneur, n'a pas craint de renverser ses frères, reçoive le choc en retour de ce fluide qui représente la justice de Dieu.

La méchanceté est un aveuglement, donc elle est un déséquilibre remédiable. Quand le méchant devient bon, le fluide en mouvement n'est plus un fluide justicier ; c'est un fluide réparateur et bienfaisant. L'équilibre de l'homme fait sa bonne destinée, sa paix. Et vraiment, ayant à sa disposition un tel pouvoir que celui de faire du bien ou du mal aux autres par le même agent, on comprend cette figure : l'homme, créé à l'image de Dieu, est lui-même un dieu.

L'harmonie générale ne s'aurait s'établir tant que l'homme ne saura pas s'équilibrer.

L'homme a les pieds sur la Terre et la tête dans les Cieux. Il ne faut pas qu'il ne voie que par la tête ou ne juge que d'après le sol qu'il foule. Il doit s'orienter dans tous les sens et comprendre la nature de tous les courants, de toutes les impulsions. Avant de crier au mal, il faut s'entendre sur ce qu'est le mal ; avant de porter condamnation, il faut se juger soi-même.

Ce n'est ni d'être matérialiste ou d'une fraction de matérialisme ; ce n'est ni d'être spiritualiste ou d'une fraction de spiritualisme, qui peut nous établir dans l'équilibre en question et encore moins nous donner le droit de pontifier en sou-

verain arbitre des questions spéciales ou générales. Quand beaucoup de savants, d'érudits et d'inspirés auront livré au Monde leurs idées, leurs systèmes et leurs révélations, tout cela passera dans le crible universel, sera lavé et purifié au vaste réservoir des fluides souverains, sera jeté dans le creuset du feu divin, d'où sortira enfin la Vérité rayonnante.

La Vérité a fini d'habiter son puits allégorique, c'est dans un brasier qu'il faut la chercher. Et c'est pourquoi l'on dit que l'on est conduit à Elle surtout par l'Amour, car l'Amour est un feu. L'homme ne sera plus ni un matérialiste, ni un spiritualiste ; il sera un être équilibré physiquement et moralement. Tous les hommes, brûlant d'un même feu, adoreront une seule vérité. Alors le jugement dernier sera chose accomplie, c'est-à-dire, le sein fécond de la Nature aura terminé le travail d'élaboration qu'elle poursuit, et les puissances solidaires, au bout de leurs combats, jouiront de la plus parfaite harmonie.

Un gigantesque mouvement pour l'accomplissement des destinées terrestres est commencé ; il se poursuivra en s'accentuant de plus en plus par toutes les voies à la fois, et toutes sortes de bouleversements en résulteront. L'agent invisible par lequel se manifeste les volontés divines, sera désorganisateur et créateur en même temps.

Mais ici nous parlons de la nature physique.

L'homme suivra une marche analogue. Toute une transformation s'opèrera.

Arrivé au véritable équilibre humain, les mots justice, devoir et beaucoup d'autres, seront compris dans leur sens vrai. Les concessions nécessaires dans la loi morale auront été comprises dans leur urgence, pour procéder méthodiquement à l instruction nouvelle, qui développera les êtres en vue des glorieuses destinées que Dieu lui réserve.

En attendant, prions pour les égarés et ayons confiance au Dieu d'amour, qui n'a pas voulu que l'homme se perde à tout jamais. En l'âme du plus rebelle, il y a l'étincelle qui finalement l'embrasera pour son bonheur.

LUCIE GRANGE.

UNE PAGE DE MES MÉMOIRES

Sous ce titre de teinte vague, si neutre et si blamable peut-être aux yeux des gens qui se proclament *humbles* et ne comprennent jamais le suprême de l'abnégation que le *moi* peut parfois renfermer en lui-même, va se faire jour deux grosses questions : L'avenir se voit-il ? Si l'avenir se voit, la *voyance* peut-elle être un instrument de salut ?

Pourquoi ne pas répondre de suite ?

Oui, l'avenir peut se *voir*. Quant à être un instrument de salut, la *voyance* peut l'être si Dieu le veut. Malheureusement, en général, il n'en est point ainsi. Les raisons de cela sont trop compliquées et multiples, de plus trop délicates et dangereuses à exprimer, pour que j'en fasse le moindre essai.

Une âme de paix subitement éclairée d'un rayon divin, peut, de l'infini qui l'attire et sur un pays où momentanément elle plane, décrire des luttes fraticides et *voir* les malheurs immenses d'une chère patrie menacée. Sur le plan moral spiritualiste, on peut distinguer derrière d'obscurs et infects brouillards, la lumière révélatrice qui, après la tourmente, séchera les pleurs et cicatrisera les plaies. Qui ne saurait avoir l'espoir, au plus fort de l'orage, que le soleil brillera bientôt ; que les désastres passagers s'oublieront dans les cœurs rassérénés sous un Ciel pur.

L'homme, géant de la pensée, n'est rien sous l'avalanche de neige, rien sur le sol tremblant et devant la maison qui croule. Les flancs terrestres reprennent brutalement, dans leurs abîmes insondables, les fils de ses fatalités.

C'est là ce que peut *voir*, quoique souvent

sans le juger, celui qu'on nomme un *voyant*.— Sans être bon prophète et par simple déduction, on peut aussi augurer des évènements. Bien augurer, c'est une lucidité d'intelligence assez commune. — Le *voyant spiritualiste* peut aller plus loin dans le champ d'exploration du prophétisme, avec l'aide des Intelligences spirituelles. Il peut *voir* par son âme et par les âmes. Voyant ainsi, il ne s'arrête point aux cataclysmes d'ordre terrestre ou aux scènes de crimes, sans tempérer la description des maléfiques résultats terriens par une pénétration des lois vitales dans les destinées éternelles. Des solidarités pénibles, amères et crucifiantes pour plusieurs, il va aux triomphes collectifs. Le propre de la voyance selon Dieu, c'est de voir loin et toujours plus loin, haut et toujours plus haut. Ami de l'infini, on ne s'attarde pas à l'analyse d'une seule infortune. On demande à Dieu de nous faire comprendre par quelle voie céleste descendra son universelle protection. Si l'on pleure sur un tableau tragique, on se réjouit surtout bientôt après, au spectacle de l'apothéose dans le grand amour, qui finalement triomphera des haines aveugles.

Mais, jusque-là, que de tribulations, que de tristesses! si nous observons ce qui est pour nous le présent !!!

La *Lumière* a souvent porté ses méditations sur des sujets lugubres, ne cessant d'annoncer le Règne de la Vérité, le triomphe de la Justice et du bien, après beaucoup de malheurs. Dans notre volume *Prophètes* et *Prophéties*, paru en 1883, tout ce qui arrive et arrivera a été annoncé. Dans la seconde partie du livre, sont publiées les prévisions des luttes scientifiques, des luttes politiques, sociales et religieuses. Le pacte de sang universel est dévoilé, le signal aux travailleurs de Dieu est donné. La Bonne Nouvelle est annoncée pour une génération humaine. Les évènements récents font revivre cet ouvrage dans l'actualité dévorante qui nous entraîne et affole tous les partis. Ceux qui ne croient pas en Dieu, peuvent critiquer et railler l'œuvre en question. Ce qui n'empêche que Dieu préside à nos destinées et que nous ne soyions que des pygmées devant sa grandeur. Sa volonté, qui n'est autre que l'exercice d'une Loi magnétique qui nous relie tous, amis et ennemis, que nous le voulions ou non, fait que les luttes ne pourront cesser que lorsque la loi d'Amour sera comprise. Et tant que cette loi sera transgressée, nous marcherons de fatalités en fatalités, de hontes en hontes, de fautes et crimes en fautes et crimes, de violation de tous les droits humains en aberrations cyniques et violentes, en injustices graves, en folies de toutes sortes. Tous nous serons emportés dans le courant des sinistres solidarités. Nous gémirons et souffrirons les uns par les autres ou pour les autres. Sans l'idée de Dieu, sans l'amour du bien, sans la saine conscience, il n'y a ni devoir, ni droit, ni justice dignes de ce nom. C'est le déséquilibre absolu sur la Terre et parmi les hommes; c'est l'effondrement social de tous les instants, c'est la mort. Nous sommes au sein de l'air comme le poisson dans l'élément liquide : si l'on empoisonne l'eau on tue le poisson, si l'on vicie l'air on tue l'humanité. Au sein de l'air sont tous les réseaux magnétiques qui nous relient les uns aux autres ; les lois morales nous y attachent. Sensibles, avec plus ou moins d'intensité, aux répercussions des vibrations, nous nous dirigeons, demi-inconscients, dans une voie ou dans une autre ; nous nous groupons êtres et êtres et, cédant à l'impulsion irrésistible dans un ordre que notre ignorance nous cache, nous produisons des mouvements en sens inverse, d'où surgissent des chocs électriques qui font nos révolutions en armant des bras. Malheur à qui renie Dieu, sa bonté dans sa force et sa force par sa bonté ! celui-là, en révolution avec lui-même, jettera le désordre au sein de l'élément harmonique et retardera le bonheur de ses frères en humanité.

Et la page de mes mémoires ? Ces dissertations ne m'en éloignent-elles pas ?

En effet. Mais, pour être bien sincère avec les amis de la *Lumière*, il faut leur dire que je donne cette page à contre-cœur et je diffère le plus possible. Sur un côté de cette page, j'avais écrit ceci :

« A moins que mes guides ne m'en fassent un devoir, je ne la publierai jamais. »

Les guides m'en ont fait un devoir pour des raisons qu'eux seuls connaissent. Je ne m'appartiens pas, je respecte tout et je ne tiens à rien dans la vie. J'appartiens à l'avenir éternel, j'accomplis l'Œuvre des invisibles qui veulent le bonheur du monde, et, ensemble, nous aimons Dieu.

Voici cette page :

ÉVÉNEMENT TRAGIQUE DU 24 JUIN 1894

Le douloureux évènement du 24 juin est fait pour me donner confiance en moi-même, ce que j'ai vraiment trop peu. Il y a plus de six ans que j'en étais informée.

J'en vis clairement toute la scène, après l'élection de M. Carnot à la présidence. Cela un beau matin, comme dans un rayon de soleil pâle. Cependant, nous étions en hiver et le jour était sombre. Je vaquais alors à certaines occupations de ménage, bien éveillée, bien consciente. Assurément, je ne pensais pas à M. Carnot. Je pensais au travail que je faisais et n'étais point préparée à causer avec les amis invisibles. La vision fut toute spontanée.

J'ai vu M. Carnot en voiture, dans une foule animée comme pour une fête, et frappé mortellement. Il rendait le dernier soupir tout blanchi de farine.

Cette farine,énigmatique dans la circonstance, provoqua une question de mon Esprit. Alors à ma question fut répondu ou plutôt fut tracé, le mot « boulanger ».

Cette scène effacée, et revenue à ce que l'on nomme si orgueilleusement la raison, alors que juste nous nous mettons à divaguer dans le dédale des arguments humains, je me dis : la farine étant une chose de boulangerie, il y a à craindre que le Président ne soit assassiné par un partisan de Boulanger.— En ce temps, le boulangisme faisait fureur.

Aujourd'hui que cette vision est devenue l'acte lugubre réel et que nous savons que l'assassin est un boulanger ; nous voyons qu'au lieu de : « tué par un partisan de Boulanger ». il eut fallu dire : « tué par un boulanger ». La raison m'avait fourni deux mots de trop, deux mots faux. Le rayon de soleil pâle venu d'un monde inconnu, placé aux extrêmes frontières,dit-on,de la raison et se nommant *folie*, avait plus de vérité en lui que ma petite intelligence de terrienne, accessible à l'empreinte des préjugés et suivant, malgré elle, le cours au marché de la bêtise humaine. Tout le monde parlant *boulangisme*, j'en mettais partout comme tout le monde.

Dans l'intervalle des six années et plus de la Présidence, le même tableau s'offrit plusieurs fois à la vision de mon esprit.

Hier, quelques amis familiers de la maison, en visite, m'ont rappelé diverses particularités sur le même sujet. L'un d'eux a trouvé dans ses notes, qu'à notre soirée du 27 juin 1891, j'ai *vu* encore l'assassinat et affirmé ma conviction que le Président serait tué d'un coup de poignard, et, de nouveau, le mot « boulanger » a fait son apparition.

Le 27 juin 1894, le Président Carnot n'étant plus, on a procédé à son remplacement. Quelle coïncidence de date !

Au commencement de l'année 1894, l'esprit Adolphe, ainsi que l'esprit Salem, me disent fréquemment que je dois porter mon attention sur l'Exposition de Lyon. L'idée d'y faire un voyage me hante et je ne me l'explique pas très bien. J'interroge Adolphe et Salem. Ils me répondent que j'irai « quand l'évènement sera passé ».— Quel évènement ? — *Laisse-toi guider par tes amis, ne demande rien. Prie Dieu, prie pour la France* !

Le 27 mai 1894 et les jours suivants, les amis de l'au-delà m'annoncent sans cesse que je ferai bientôt un voyage projeté.— A Lyon ? — A Lyon ou ailleurs. *Ne demande rien, sois tranquille et rassurée sur toutes choses ; fie-toi plus aux inspirations qu'aux paroles ; marche dans la voie de Dieu* (1).

Le 24 juin, le crime affreux de Caserio San Ieronimo, l'ouvrier boulanger de Motta-Visconti, province de Milan, est consommé. L'assassin a frappé le Président de la République Française, avec un poignard, caché sous des fleurs, dit-on. Le Président

(1) Je m'empresse de déclarer ici que je n'ai à faire qu'un voyage pour ma santé. Désirant passer par Lyon, on comprend que des protecteurs m'aient fait retarder mon départ.

recevait le coup de mort en voiture et dans une foule en fête, exactement comme je vis que cela arriverait, plus de six ans auparavant et plusieurs fois dans l'intervalle. Avec le mot « boulanger », s'étaient présentées des initiales C. S. J'avais cru comprendre « Carnot Sadi » ; c'était en réalité « Caserio Santo ».

Dans le courant des années 1893-94, j'ai été plusieurs fois interwievée au sujet de mes facultés et de mes opinions spiritualistes.

J'ai causé avec le grand poète mystique Jules Bois, du *Gil Blas* et du *Figaro* ; avec l'énergique et convaincu Austin de Croze, du *Gil Blas*, de la *Patrie*, de la *Cocarde* ; avec le plaisant et sceptique Victor Revel, du *Matin* ; avec le prudent Gaston Stiegler, de l'*Echo de Paris* ; avec un grand rédacteur du *Journal*, qui n'a pas dit son nom, et beaucoup d'autres. Aimant fort peu l'interwiev, vu que le plus souvent on dénature votre personnalité et ses pensées dans une chronique humoristique plus ou moins franche ; je me suis dépréciée le plus possible et j'ai fort peu parlé. J'ai été spontanément inspirée de dire ceci, en toute conviction de ma non-infaillibilité :

« Il ne faut pas croire que je *voie* toujours la vérité, tant s'en faut. En voici un exemple: Lorsque M. Carnot a été élu à la Présidence, j'ai *vu* qu'il ne finirait pas le temps prescrit pour la durée de son mandat. Je *le voyais* tué d'un coup de poignard, en voiture, dans une fête. Chose curieuse, il tombait de la farine sur son corps. On aurait pu penser que la vie de M. Carnot était menacée par un boulangiste, la farine rappelant Boulanger et la *boulange*. Il n'est rien de cela. Il n'y a plus de *boulange* et M. Carnot touche à l'expiration de son mandat. M. Carnot est bien gardé et il va finir, *selon toute apparence*, tranquillement son temps à la Présidence. J'aurai le plaisir pour lui d'avoir été une mauvaise prophétesse, ce qui est fort souhaitable à bien des points de vue. Vous voyez, Monsieur, qu'il ne faut pas croire en moi ou, du moins, ne pas croire à tout ce que je dis, car si, dans le moment de la voyance, je suis entièrement convaincue, le froid raisonnement arrive ensuite et je me dis que je peux avoir fait un rêve les yeux tout éveillés. »

Maudite raison ! Elle vaut, paraît-il bien moins en moi que l'inspiration. Il est vrai que cette raison est fille de la Terre, tandis que l'inspiration supérieure vient du Ciel, sur des ailes d'anges. Mais, enfin, pourquoi les anges n'ont-ils pas sauvé M. Carnot ? C'est le secret de Dieu... Ne demandons-nous pas tous les jours à Dieu la paix, la concorde, l'union ; de plus, la lumière pour les ignorants qui détruisent tout, sans savoir ce qu'ils veulent édifier !

J'en reviens à l'interwiev.

On est porté à faire mille concessions au scepticisme d'autrui. On a peur aussi que la conviction ou la curiosité ne pousse le questionneur jusqu'à l'indiscrétion. On sait que l'homme ne se contente pas de peu ; que si l'on peut dire quel temps il fera demain ou à un jour déterminé plus tard ; on doit pouvoir rendre blanches les plumes noires du geai ; distribuer de l'eau de Jouvence ; raconter ce qui se passe en tous lieux clos ; procurer des emplois supérieurs aux ignorants ; de riches amis aux femmes aussi incomprises qu'incomplètes ; faire sortir le bon numéro de la roue de la fortune ; trouver le chat de la mère Michel.

Un autre écueil : Quand, par un éclair de voyance et d'inspiration supérieure, on a la conviction qu'un immense malheur va arriver ; on est impuissant à l'empêcher. On ne vous pardonnerait pas l'impuissance après l'avertissement révélateur. Ce qui est plus triste encore, c'est le malheur dans lequel cet avertissement plongerait le voyant inspiré : on l'accuserait de folie ou l'on verrait en lui le complice d'une mauvaise action. A Charenton ou à Mazas ! ! !

Voilà de quoi refroidir le dévouement.

Sujet de mélancolique rêverie dans les bleus lointains d'un ciel qui nous attire, pour que nous ne succombions pas à la douleur amère des ingratitudes terrestres, avant que toute la tâche ne soit accomplie. Courage ! Patience ! ! Foi ! ! !

HAB.

28 juin 1894.

Hab ne donne pas de consultations. Cet article n'est point une réclame. Le but que poursuit la

Lumière est connu et, dans tout fait raconté, il faut y voir simplement un sujet de méditation sur nos destinées et d'étude en vue du progrès humain. Hab n'a pas d'autre ambition que le triomphe de la *Lumière* pour le bonheur de l'humanité. Elle ne demande rien pour elle, tout pour son œuvre. Mais si sa personne ne court pas après la pièce de vingt francs, elle n'en demande pas moins à Dieu des millions pour couvrir la Terre de la bonne parole dont les hommes ont un si grand besoin sous tous les ciels. Elle les demande pour toutes les œuvres morales qui seules peuvent triompher du mal régnant.

Puisque c'est pour l'argent et au nom de l'argent que la discorde règne ; puisse l'argent aider à la paix et seconder les intentions des cœurs dévoués pour préparer le règne de la vraie fraternité humaine ! C'est notre vœu.

La Direction.

ETUDE DES FAITS PSYCHOLOGIQUES

Après avoir raconté toutes les expériences auxquelles il a assisté, un professeur de philosophie conclut ainsi qu'il suit :

« Connaître les faits, ce n'est encore que le commencement de la connaissance, il reste à les interpréter. Que signifient-ils ?

Mais si connaître des faits peu communs, peu vraisemblables, étranges, c'est le mot qui revient sans cesse, est une première difficulté, les interpréter en est une autre autrement grande. Mon lecteur ne me suivra pas dans ce que je vais dire, sans les plus expresses réserves ; mais je le prie de croire que je les fais moi-même en parlant. Je n'affirme pas, je dis : *il me semble, il me paraît* ; ou si, pour ne pas répéter à satiété ces formules, j'affirme en apparence, j'affirme ce qui me paraît, non ce qui est ; je discute des hypothèses, je montre le faible des unes, c'est conclure en faveur de leurs contradictoires ; mais cette conclusion étonne, j'y crains l'illusion et n'ose la donner pour certaine.

Que signifient donc les faits qui nous occupent ? Ils sont un langage. Faut-il s'en rapporter à ce qu'ils nous déclarent ? Ils sont une parole qui se donne pour la parole d'âmes, de morts heureux d'entrer en communication avec les vivants ?

Puisqu'ils sont une parole, ils témoignent, en effet, de la présence et de l'action d'esprit ; car il n'y a que des esprits qui parlent. Mais ces esprits sont-ils les *médiums* eux-mêmes, à leur insu, ou sont-ils des esprits placés hors des conditions de la vie humaine, des êtres invisibles ? Cette dernière hypothèse a pour elle l'assertion de ceux qui parlent, quels qu'ils soient : la rejeter c'est ne pas les croire. L'autre a pour elle ce principe bien connu, qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité ; d'où ce dire que, si la présence du *médium* suffit à l'explication du phénomène, il n'y a pas lieu de chercher autre chose.

Le principe est juste. Je ferai observer, toutefois, qu'alors même que les deux hypothèses seraient également plausibles, il faudrait hésiter avant de rejeter la seconde, bien qu'elle multiplie les êtres, parce qu'elle est affirmée, à titre de réalité et non d'hypothèse, par ce langage qui est le fait même dont on cherche l'explication. La règle à suivre est de voir si l'une des deux n'implique point quelque contradiction, auquel cas elle sera fausse et l'autre vraie.

Or, la seconde, toute étrange qu'elle soit, se conçoit après tout, difficilement, j'en conviens, mais elle n'implique pas contradiction, et toutes les réfutations qu'on en a essayées peuvent être réfutées à leur tour.

On l'écarte par les noms de myticisme, d'illuminisme... Ce ne sont là que des mots, des épouvantails pour ceux que domine le respect humain.

On lui oppose qu'elle est une intrusion subreptice et antiscientifique du surnaturel. Point si elle était vraie ; elle agrandirait le domaine du naturel : l'action d'esprits extra-humains entrerait dans l'ordre de la nature comme y entre l'action des esprits humains. Extrahumain ou même surhumain

et surnaturel, sont des notions différentes qu'il ne faut pas confondre.

On lui oppose l'immutabilité des lois de la nature. Leur donne-t-on, à ces esprits, une puissance que bien des philosophes refusent à Dieu même ? En quoi l'action, je dis même l'action libre d'êtres intelligents qui ne seraient pas des hommes, pourrait-elle être plus contraire à la nature que l'action libre des hommes, que l'action capricieuse des animaux ? Chaque être fait son œuvre, déterminant diverses applications des lois immuables de la nature, mais appliquant ces lois: la nature, quoiqu'on puisse faire, suit son cours.

On lui oppose de prétendues impossibilités tirées de conceptions sur les possibilités de l'existence, sur les lois naturelles, sur Dieu et le monde, qui ne sont elles mêmes que des systèmes, des hypothèses. Je conviens que l'hypothèse de l'existence d'êtres invisibles, d'un monde invisible, intangible, inaccessible à nos sens, enveloppant et développant le nôtre, ne se conçoit que par un concours d'hypothèses subsidiaires ; elle est hasardeuse, mais elle n'est pas absurde ; étrange, invraisemblable, tant qu'on voudra, mais non contradictoire, et sa vérité, si elle était établie, entrainant celle de ces hypothèses subsidiaires devenues nécessaires, étendrait d'autant le champ de la connaissance humaine.

L'autre hypothèse, que c'est l'esprit du médium qui parle, ne se peut comprendre aussi que dans une hypothèse subsidiaire, celle où une intelligence en acte, dirigeant une parole, serait inconsciente de sa pensée au moment où elle l'exprime ; celle où éveillé, conscient et voulant et en pleine possession de soi, on assisterait à une écriture de sa main conduite par une volonté inconsciente qu'on aurait sans le savoir ; celle d'un homme double, un conscient assistant à l'action d'un inconscient qui serait lui-même, lequel conduirait sa main, que lui-même ne conduirait pas par une volonté et pour une pensée réfléchie qui supposent la conscience, indépendantes de sa pensée et de sa volonté actuelles ; il serait un conscient voulant et pensant d'une manière, et, dans le même temps, un inconscient voulant et pensant d'une autre manière, parfois contraire, sans le savoir. Qui peut rien entendre à ce galimatias ? C'est la condamnation de l'hypothèse.

Il appartient à la psychologie d'établir qu'une intelligence en acte ne saurait être inconsciente de son acte, de sa pensée : cela étant, l'être qui parle n'est pas le médium, non plus que nulle autre personne visible, mais une personne invisible, un esprit. Voilà, du moins, ce que dit ou semble dire la logique.

On insiste. Ce n'est aucune des personnes présentes; soit, on le voit bien ; mais c'est la collection de ces personnes. Il se forme de leur assemblage comme une personne synthétique ; du groupement des esprits comme un esprit qui les résume. Cet esprit, est-il conscient ? Non. Nous avons tous les jours la contradiction d'une parole, d'une pensée d'un penseur inconscient de ce qu'il pense au moment où il le pense. Oui. C'est un être personnel, un esprit, une intelligence vivante née d'un groupement silencieux d'intelligences qui ont le don de s'entendre sans se rien dire, pour mourir aussitôt qu'elles se dispersent ? C'est une personne invisible, pensante et consciente d'elle-même, se produisant par la réunion et se détruisant par la séparation d'autres personnes, qui pensent en elle sans savoir ce qu'elles pensent. On désespère quand on se forge une pareille hypothèse. Mais on imagine tout par désespoir, plutôt que de recourir à des êtres qui seraient raisonnables et ne seraient pas des hommes, qui existeraient et que nous ne verrions pas.

On invoque le magnétisme ou aujourd'hui l'hypnotisme, une sorte de somnambulisme éveillé ; le rêve, l'hallucination, l'extase, la folie, etc. L'analogie est loin d'être exacte. Mais qu'importe ? Expliquer l'inconnu par l'inconnu, c'est n'expliquer rien, et grouper les faits, les classer, essayer de les ramener, bien ou mal à propos, à des genres, ce sera les ordonner, non les expliquer. Ce qui semble incontestable au psychologue, c'est que la parole actuelle suppose la pensée actuelle, et celle-ci la conscience actuelle du pensant.

On dit en rêve les choses les plus fantas-

tiques: mais on les pense et l'on a conscience de les penser ; si déraisonnable que soit ce qu'on dit, on sait qu'on le dit.

Le somnambule, au moment où il parle, où il agit, a conscience de parler et d'agir. La perte du souvenir n'est pas la suppression de la conscience d'une pensée, d'une parole présente.

On cite des cas extraordinaires de dédoublement du moi : Est-ce bien le moi qui se dédouble ? Un dédoublement du moi est-il chose concevable ? N'est-il pas plutôt impossible, inintelligible, contradictoire ? J'examine les cas cités ? Ici, un aliéné se méconnait, nie son propre moi, mais il l'affirme en le niant : il se sent, il est conscient ; ce n est point la conscience, mais la raison qui lui fait défaut : il ne se comprend pas, il ne se connait pas, il le sent. Là, une même personne présente comme deux personnalités distinctes qui alternent, se succèdent tour à tour sans que l'une se souvienne de l'autre : qu'est-ce que se souvenir d'une autre ? Sont-ce deux personnes, deux âmes se succédant et alternant en un même corps ? Est-ce en un même corps une même âme se manifestant à elle-même ainsi qu'à autrui, sous deux conditions alternatives, par deux organismes cérébraux qui se succéderaient l'un à l'autre. Toujours est-il que les deux personnalités ne sont pas simultanées, mais successives, et chacune a conscience de ses actes au moment où ils se produisent. Ailleurs, c'est une personne hypnotisée tout occupée d'un côté pendant que sa main écrit de l'autre : sa main écrit-elle des phrases qu'elle puisse écrire machinalement et par habitude? Ne fait-elle que reproduire des formules accoutumées ou trace-t-elle des mots signes et expressions d'une pensée présente ? Ce serait alors une pensée consciente et, bien loin que ce cas d'hypnotisme explique le spiritisme, peut-être, au contraire, faudrait-il renverser les termes ? Ailleurs, encore, ce sont des hypnotisés dont on varie à plaisir, par des suggestions, la personnalité diverse, changeante, étrangement transformable, soit, mais chacune de ces personnalités imaginaires est consciente ; le patient qui, au gré de l'hypnotiseur, croit être ce qu'il n'est pas, joue un rôle, sauf qu'il se prend pour son personnage ; sauf, dis-je, qu'il prend la fiction pour la réalité : il parle sachant qu'il parle et ce qu'il dit, il agit sachant qu'il agit et ce qu'il fait. Ailleurs, enfin, ce sont des hypnotisés qui, réveillés, font inconsciemment, au jour et à l'heure fixés, ce qu'ils ont reçu ordre de faire. Le font-ils eux-mêmes ? C'est l'hypnotiseur qui le fait par leur corps. Expliquons ceci.

Je sais un médecin qui, ayant introduit l'hypnotisme dans la pratique médicale, a essayé de se faire hypnotiser lui-même ; il n'a pas été endormi, il a été dépossédé de ses membres, qui n'ont plus été à sa disposition, mais à celle de l'hypnotiseur. Pendant le temps qu'a duré cet étrange état, ce n'était pas lui qui était maitre de son corps, c'était l'hypnotiseur. L'hypnotisé, bien éveillé, voyait son corps exécuter, non ses volontés à lui, mais sans lui, malgré lui, en dépit de ses résistances, les volontés du maitre. Que conclure de là, sinon une confirmation de ce qu'enseigne la psychologie spiritualiste, que notre corps n'est pas nous, mais à nous ? Si peut nous, qu'il n'est même pas absolument à nous, qu'il peut être à un autre ? Mais comment un autre peut-il agir par notre corps ? Il faut bien admettre, entre nous et notre corps, un intermédiaire subtil, impalpable, éthéré, un fluide nerveux par où nous communiquons avec notre corps, par où nous pouvons, dans certaines conditions, communiquer avec d'autres corps, envoyer nos pensées en d'autres cerveaux, où d'autres esprits les reçoivent ; faire exécuter nos volontés par d'autres membres : il y aurait une action de notre fluide nerveux sur celui d'autrui, sur un corps qui n'est pas le nôtre, que cette communication directe entre fluides nerveux aurait, pour un temps et d'une manière anormale, rendu nôtre.

Comment expliquer, en dehors de cette hypothèse, le fait incroyable que voici ? Un M. R..., ingénieur d'une grande compagnie, qui étudie le magnétisme, ayant magnétisé un jeune homme, lui commande d'écrire ces mots : « J'aime beaucoup M. R..., je desire qu'il reste. » et, tandis qu'il donne à haute voix cet ordre au sujet, il en donne un

mentalement tout contraire... à la plume, il la magnétise avec injonction mentale d'écrire ceci : « Je déteste M. R..., je désire qu'il s'en aille. ». Vous n'écrivez pas ce que j'ai commandé, recommencez. Et le sujet de reprendre la plume et d'écrire une seconde fois : « Je déteste M. R.., je désire qu'il s'en aille. ».

Le lecteur se récrie : quel conte nous faites-vous là ? Non, c'est une histoire. Impossible, absurde..., soit, mais cela est. Le fait est vrai. Comment s'explique-t-il ? Par le corps fluide, intermédiaire entre le corps palpable et nous. M. R.... par son fluide nerveux porteur de sa volonté et transmis par la plume, impressionne le fluide nerveux qui meut la main du somnambule. Celui-ci ne voit pas, ne sait pas ce que sa main écrit : elle écrit selon qu'elle est mue, et elle est mue par un autre fluide nerveux que celui du somnambule, ou par celui du somnambule impressionné par un autre.

S'il faut admettre un corps fluide invisible, intermédiaire entre le corps visible et l'âme, quelle difficulté d'admettre que la mort du corps visible ne l'atteint pas, que l'âme qui lui est jointe ne s'en sépare pas, continue d'agir par cet intermédiaire, en d'autres conditions que celle de la vie humaine ?

(Extrait de la *Revue Nouvelle*, signé J. E. Arlay).

NÉOLITA LA DRUIDESSE

Par CHRISTIAN Fils (*Suite*)

Je ne sais comment je vins jusqu'ici, car la branche enflammée que tenait le maître des Druides ne jetait plus que de faibles lueurs qui, bientôt, achevèrent de s'éteindre sous la violence du courant d'air qui régnait en ce lieu

Tout ce dont je me souviens, c'est que nous suivîmes un long souterrain qui nous amena à cette salle spacieuse. Je me rappelle aussi qu'un rayon de la lune descendait obliquement de la voûte pour venir découper une place éclairée sur la pierre d'un vaste autel.

Sur cet autel, le vieillard étendit les rameaux que nous avions coupés, après quoi, il me commanda d'y prendre place. Assise au bord de cette couche improvisée, je suivis encore, bien que devenue indifférente à toutes choses, les inexplicables pratiques auxquelles le Maître se livrait.

Sur le sol, il ramassait des silex de toutes formes qu'il venait disposer en cercle autour de l'autel où j'avais pris place. De plusieurs urnes noires, il souleva le couvercle de tuile pour en retirer des crânes humains qui vinrent, sur le cercle, alterner avec les couteaux de pierre, les ossements carbonisés, les objets d'ambre et de bronze et la cendre des morts, qu'il y sema à pleines mains.'

Lorsqu'il eut terminé cette mystérieuse préparation de son œuvre, il me parla ainsi :

« — Te souviens-tu, Néolita, de ce que nous t'avons enseigné du pays de l'Origine ?

« Là est un merveilleux Jardin où des fleurs, sans cesse renaissantes, forment la perpétuelle corbeille qui entoure l'arbre du Savoir... Dieu le père y plaça le premier couple.

« En ce lieu, le Premier homme CRAIGNIT Dieu. — Il y vécut en esclave.

« En ce même lieu, la Première femme AIMA Dieu. — Elle y vécut en souveraine...

Pour l'embellir et lui plaire, les fleurs du jardin de Dieu se tressaient elles-mêmes en couronnes, et les sept fleuves symboliques changeaient eux-mêmes leurs cours pour la suivre et la contempler plus longtemps, lorsqu'elle cotoyait leurs rives...

« Le Ciel qui, lui aussi, voulait avoir pour reine la Première femme, se plaisait à l'encenser de pleines poignées d'étoiles, et, nuit ou jour, les deux astres luminaires du ciel la glorifiaient de leurs plus beaux

rayons. tandis que le chœur des Génies des sept orbes chantaient à son oreille : Eva, Eva! tu es la sœur de Dieu !...

« Nous t'avons dit, Néolita, comment la Première femme, lassée des hommages de toutes choses, voulut avoir celui de l'arbre du Savoir.

Subissant aussitôt le charme de son désir, l'Arbre de Dieu secoua toutes ses fleurs aux pieds de la Première femme... Toutes ses fleurs, non, car une seule resta sur sa branche la plus haute.

« Cette fleur de Science, -- dont Dieu lui-même, par une loi inconnue, avait dû subir l'éclosion dans son terrestre domaine, — donnait, par son seul parfum, une conscience immédiate de ce que l'esprit ne saurait concevoir. Par cette fleur, le Mystère déchirait son dernier voile et donnait aussitôt une claire vision de ce qui NE SE SUPPOSE MÊME PAS. Par elle, s'abaissait la barrière opposée entre l'humaine raison et l'Inconcevable accessible à Dieu seul !...

« Et la Première femme voulut, de même, respirer cette fleur, et la dernière fleur de l'arbre du Savoir vint d'elle-même jusqu'en ses mains.

« Donc, la Femme devint Dieu !

« Depuis ces temps, Dieu le père dut partager son trône...

« Néolita, ajouta le Maître des Druides, c'est au seuil de cet INCONCEVABLE que les dieux m'ont ordonné de te conduire.

« Nouvelle Eve, le voile de l'ultime mystère va se déchirer devant ta face ! Sois donc glorifiée, maintenant, comme tu le seras dans la suite des âges, future initiatrice des hommes aux formules défendues.

« Pars !... Envole-toi vers l'INACCESSIBLE, et que ta première parole soit celle-ci, lorsque tu renaîtras à la terre : Hommes des temps nouveaux, la Druidesse des Gaules vient vous convier à sa doctrine antique. Son Mystère est divin et sa formule puissante. Je suis Néolita, la Vierge de Sein, dont la jeunesse n'a pu se flétrir malgré le poids des siècles. Et le double symbole de la PIERRE et du CHÊNE vous fera découvrir comment on ne meurt pas!

Telles furent les dernières paroles du Maître qui se mit aussitôt à tracer dans l'espace et sur moi, des signes qui m'étaient inconnus.

Mes yeux s'appesantirent... Une sensation indéfinissable, étrange, envahit tout mon être, et... Je ne me souviens plus..........

....

***

Depuis longtemps, la Druidesse avait cessé de parler.

Ludovic de R., toujours agenouillé près du lit de feuillage, restait figé en une cataleptique contemplation de Néolita.

Avec ses blonds cheveux en désordre, ses yeux d'un bleu vague, abrités de longs cils, et son front blessé d'où partait un sillon sanglant, il donnait assez l'illusion d'une réincarnation du héros germain dont le récit de la Druidesse, dans sa douloureuse simplicité, venait de retracer l'histoire.

De sa cravate arrachée sortait un cou arrondi, assez fait pour s'accorder d'un triple rang d'amulettes symboliques. Seul, son veston de parisien, couvert de mousse et déchiré dans la chute, était là pour rappeler au sentiment des époques.

Ludovic de R., ensorcelé par le récit de la jeune gauloise, se prit-il sérieusement pour une seconde édition de Ludwig le Germain, c'est peu probable, car voici ce qui se passa.

Les derniers mots de la Druidesse, en le frappant d'une profonde stupeur, le ramenèrent à la déduction ainsi qu'aux moyens à employer pour mettre un terme à ce qu'il ne considérait que comme une formidable expérience psychique.

Si Néolita eut encore parlé, il fut mort à côté d'elle plutôt que de l'interrompre, mais la jeune femme, après son récit, était retombée dans un silence absolu dont ses questions, ses supplications, ses prières, ne pouvaient parvenir à la tirer. De plus, le corps de la Druidesse, tout à l'heure si gracieux, si souple, se prenait de rigidité singulière. Ainsi étendue sur la pierre de l'autel, Néolita ressemblait à une statue tombale.

Comme au jour où mourut Ludwig, le soleil baissait au dehors. Une lueur, très

faible maintenant, descendait de la voûte, et le corps de la Druidesse commençait à se noyer de pénombre.

— Oh ! ce silence m'épouvante.... Cette solitude serait trop effrayante, dit tout à coup le jeune savant en se levant d'un bond.

Penché sur le corps de la jeune femme, il procéda, faisant appel à toutes ses connaissances en fait de magnétisme, à la série de passes *dégageantes* capables de provoquer le réveil.

L'opération fut longue, et l'intérieur du tumulus était plongé dans une obscurité profonde, lorsque Ludovic sentit revenir un peu de chaleur en le corps de marbre de la jeune femme. Peu après, ce corps tout entier fut secoué d'un tressaillement violent.

Néolita était rendue à la vie réelle.

Au même instant, un formidable coup de tonnerre fit trembler la masse entière de l'édifice.

— Prophétie des Druides ! cria Néolita éperdue, serait-ce l'instant de ton accomplissement ?...

Ludovic tomba à ses genoux.

— Néolita ! dit-il exalté, instruis-moi, ô divine prophétesse ! Accède à la gloire promise en m'enseignant le secret de tes dogmes... Les Druides sont morts et ta religion n'est plus... Une autre est née. Depuis longtemps la Gaule en a salué l'aurore !... Parle, ô ma Néolita. Je veux être le premier de tes disciples...

— Non, Ludwig ! je ne dois plus parler, dit avec terreur la Druidesse. Je suis parjure, les dieux m'ont condamnée ! En trahissant mes vœux, mon sacerdoce est brisé... Dieux, dieux de la Gaule ! Oh ! pardonnez à l'épouse...

Et dans un mouvement de douloureux effroi, la vierge-épouse cacha son visage en ses mains.

Au dehors, un orage déchainait toutes ses fureurs. L'on entendait les arbres craquer sous l'effort d'un vent terrible.

A la lueur fugitive des éclairs, Ludovic pouvait seulement contempler Néolita. — Néolita vivante !

Les lueurs qui entraient du dehors faisaient étrangement scintiller son antique parure d'or.

Elle n'était plus, comme en son sommeil, Thaïs ou Cléopâtre, mais bien l'antique pythonisse, la prophétesse sacrée, la Druidesse des Gaules

Le jeune homme la vit ainsi, transfigurée, grandiose. - Saisi de respect et de crainte, à peine osait-il la regarder.

(*La fin au prochain numéro.*)

Nous commencerons prochainement la publication d'un curieux manuscrit de M. P. Christian père, sur Hermès et la Rose-Croix égyptienne.

CORRESPONDANCE

Vieux documents au sujet des maisons hantées

Chère Directrice, Madame Lucie Grange,

Je viens d'acheter d'occasion quelques vieux livres provenant de la bibliothèque d'un château des environs. Parmi ces vieux bouquins, j'en trouve un qui me parait intéressant.

Je tiens à faire profiter la *Lumière* du document trouvé, de préférence à toute autre revue ; aussi vais-je copier exactement ce que j'y lis ; le livre est intitulé : *Remontrances, ouvertures de palais et arrêts prononcez en robes rouges, par Messire André de Nesmond, Seigneur de Chezac, premier Président au Parlement de Bourdeaux.*

A Poitiers, par Anthoine Mesnier, Imprimeur ordinaire du Roy et de l'Université. MDC.XVII. (*Année 1617*).

A la page 512 de ce livre, on lit ceci :

Or, quant au suyvant arrest touchant les Esprits (t.) l'Infestation des maisons, ie vous advise, lecteur, que c'est une pièce de grande érudition (t.) iugement qui a ésté veüe (t.) loüée par les plus sçavans hommes de ce temps, recherchée avec impatience (t.) mesme cy devant quelques parties (t.) fragmens d'icelle mis en lumière soubs le nom de l'autheur, quoy qu'a son désadveu (t.) desplaisir luy n'y cognoissát quasi riē du sien ; l'origine de ce faict

vient de la diligence merveilleuse de Moreau, Advocat au Parlement, homme d'un rare esprit (t.),d'une mémoire prodigieuse, lequel ayant ouy cet arrest l'espace de trois ou quatre heures durant, le porta deux iours après à Monsieur de Nesmond, lequel creut d'abord que c'estoit un fantosme, ou quelque coup d'essay des Esprits, qui luy faisoient recognoistre par cette diligence qu'ils se sentoient obligez à son génie, ainsi que Monsieur de Brach avoit coustume de luy dire depuis. De là ils se communiquérent plusieurs discours desmembrez, qui attendoient tout le corps, affin de s'y reioindre (t.) paroistre en leur place à leur iour, à leur honneur, marris que cet Orphée fust si long temps dissipé (t.) prive de la vie qu'il méritoit à si bon tiltre.

Arrest Premier DV XXV de mars, l'an mil cinq cens quatre vingts quinze touchant la location d'une maison infestée des Esprits.

Par devant le Sénéchal de Guienne ou son Lieutenant procès s'est meu, entre Loyse Boüard vefuve de François Labatu quand vivoit bourgeois et marchant de Bourdeaux demandresse en exécutiö d'une part. Et Pierre de la Tappy aussi bourgeois et marchant de ladite ville deffandeur et opposant. Et autrement demandeur en indemnité côtre Henry Guyton deffandeur d'autre part.

Pour le fait, au mois de Decēbre de l'an mil cinq cens quatre vingts onze, Louyse Boüard loüa une sienne maison size en la ville de Bourdeaux, rue de la Rousselle, à Pierre La Tappy, pour le temps et espace de trois ans, à raison de quatre vingts escus par an payables par demye années. Pierre de La Tappy, après y avoir demeuré deux ans trois ou quatre mois, la reloua à Henry Guyton pour le temps qui lui restoit, lequel Guyton deux ou trois mois après en deslogea, et le sptiesme de may mil cinq cens quatre vingts quatorze, somma par devant notaire et tesmoins Pierre de La Tappy de la reprendre, alléguāt qu'elle estoit inhabitable à cause de quelques esprits, luy offre les clefs d'icelle et l'argent duquel il estoit redevable pour le temps de sa location, à son refus consigne le tout entre les mains d'un marchand soluable, trois iours après Pierre de La Tappy signifie à Louyse Boüard, propriétaire, la sommation à luy faite par Henry Guyton, consent qu'elle prene et les clefs et les deniers consignez et proteste qu'il ne sera tenu des loüages pour les six ou sept mois restans, ce nonobstan Louyse Boüard au mois de juin ensuyuant fit faire commandemēt audit La Tappy de payer la somme de quarante escus pour la demye année de la location eschüe, et à faute de payement fait procéder par exécution de ses biens, pour esvuiter laquelle La Tappy consigne la sōme et s'oppose à la délivrance memes pour le loyer d'un moys escheu despuis la déclaration et sommation faite par Guyton et en mesme temps fait appeler iceluy Guyton pour luy porter indemnité par devant ledit Seneschal ou toutes les parties desduisent leurs moyens. Louyse Boüard disoit que dès le mois de janvier de ladite année cinq cens quatre vingts quatorze, elle auroit sōmé Pierre de La Tappy de payer une demye année du bail à loyer ou de vuider la maison qui pour lors n'auroit allégué aucune inquiétatiō d'esprits, qu'elle luy auroit offert quarante et cinquante escus pour en sortir deuant son terme escheu, lesquels il auroit refusé de prendre, que les precedans locataires despuis trente ans en ça n'auroient iamais fait plainte que la maison fust vexée d'aucuns esprits et ce qui estoit le principal que tels faicts n'estoient receuables n'y pertinans, Pierre La Tappy desnyoit les faicts precedans et en posoit de cōtraires, mesmes que cette maison auroit esté tousiours inquiétée despuis la contagion de la peste, qu'il en auroit souuent aduerty ladite Boüard, laquelle l'auroit prié de ne vouloir diffamer sa maison. Que les grands bruits qui s'y faisoient estoient notoires voire aux locataires precedans, que sa femme en seroit morte de crainte et de frayeur. Henry Guyton disoit le semblable. D'ou ensuit une première sentence du Seneschal par laquelle la cause fut appointée au Conseil et cepēdant main leuée est faite à Louyse Boüard des deniers consignez par Pierre de La Tappy, depuis interuint autre sentēce du douzième decembre audit an cinq cens nonante quatre par laquelle les parties furent appointées contraires en leurs faits, de cette sentēce Louyse Boüard se porte pour apellāte, relleue son appel en la Cour, la cause appelée en l'audiāce les parties sont appointées à corriger, elles satisfont respectivement.

En la cause d'appel Henry Guyton expliquoit et spécifioit plus particulièrement les faits de l'inquiétation prétendue, à sçavoir qu'il suruenoit en cette maison un esprit, lequel trois ou quatre fois la sepmaine apparoissoit ès chambres d'icelle en forme d'un petit enfant, qui de l'entrée de la porte faisoit trembler tous les meubles et utensilles, se proumenoit par la chambre comme reuestu de blāc, se monstroit ores plus grand, ores plus petit, ores d'une façon et puis d'une autre, sur le soir tiroit les rideaux du lict, montoit par le pied et se iettoit sur l'estomac des personnes y couchées, les opprimoit, leur fermoit la bouche et empeschoit la parole et le souffle, transportoit les seruiteurs et les seruantes du lict en la place : et du haut de la maison en bas, en auroit frappé et battu quelques uns, outre les bruits et les tintamarres qui s'entendoient ordinairement en ladite maison.

Si disoit Louyse Boüard appellante, que tous les fait susdits, voire le fait général, qu'un esprit puisse par telles apparitions infester une maison, n'estōient point receuables comme n'estans pas possibles n'y

pertinans, et pour le soustenement de son appel elle pouuoit dire.

Suit le procès de 120 pages, très intéressant.

Les vers suivants latins et françois ayant estez trouuez dans les papiers de l'autheur, ont esté mis en suite de l'arrest pour ne priuer leurs autheurs et la postérité.

Voici les vers français :

A Monsieur de Nesmond, Seigneur de Chezac, second Président en la Cour de Parlement de Bordeaux.

Qu'ay ie veu, qu'ay ie ouy d'où est ce que ie sors?
Suis ie entre les vivâts ou bien entre les morts,
Suis ie remply de vraye ou de fausse merueille
Est il vray que ie dors, est il vray que ie veille?
Ce n'est pas sans raison d'incertain me trouuer
Si ie veille, ou ie dors, et dormant de resver :
Car Morphée peut bien ouvrant les portes closes
Des songes decevants figurer maintes choses,
Faire sembler aux sens leurs facultez auoir
Pour toucher, pour parler, pour entêdre et pour voir
Peignant ce qui n'est point n'y peut estre en nature
Dans nos esprits dormants, tableaux de sa peinture :
Mais de voir ou d'ouïr sur naturellement
Quelque chose au dela de notre iugement
Sans songer, sans resver et d'y donner creance
C'est contre les decrets de l'humaine science.
C'est pourquoy mon esprit douteux ie sens errer
Sans se pouuoir en soy de soy mesme assurer
Si ce qui l'a rauy sous ta voix admirable
Est un songe trompeur, ou si c'est une fable,
Or songe n'est ce pas, car le somme ocieux
Pour les songes ouurir, ne fermoit point mes yeux :
Et fable n'est point, en la maison sacrée
De la fille a Themis les fables n'ont d'entrée :
C'estoit en son Palais ou comme second Dieu
Des Dieux et des Héros tu tenois le milieu,
Grand Nesmond te voyant en ce graue exercice
Dessus ton throsne assis, vray throsne de iustice,
Je pensois voir Jupin, allors que dans les cieux
En la salle celeste il consulte les Dieux,
Dieux qui font sous leurs pieds, quand leur troupe s'assemble
Que la voute des cieux soubs son fondemêt treble
Qui font et haut et bas assis de tous costez
Resplandir la clarté de leurs diunitez
Et demeurent après attachez à la langue
Et aux graues discours du Dieu qui les harangue.
Ainsi lors que l'huissier heraud du Parlement
Au son retentissant de la voix recogneue,
La troupe foule à foule en torrent est venue
Desbonder dans l'entrée, entrecherchant d'auoir
Quelque place commode à t'ouïr et te voir :
A grand peine on attend que ta voix on entende
Que plus tost le silence à chacun ne commande,
Tous béent après toy et tiennent curieux
Leur parole en la bouche et dessus toy leurs yeux,
Dieux de quelle façon doucement tempérée
A ton docte discours donnas tu son entrée ?
Surhaussant peu à peu ton langage coulant
Comme si ta parole eust prins force en allant,
Et montrant un vieux sens sous un ieune visage,
(Car tousiours sâs vieillir les Dieux sôtienne d'âge)
Tu ouuris le torrent de ton sçauoir fécond
Que Python emmielloit d'un langage facond,
Tellement que tu mis ainsi qu'à la balance,
Le miel de ton bien dire, au poids de ta science
Et l'un et l'autre égaux, tellement tu auois
Qu'on n'eust sçeu pour le gain à qui donner sa voix.
Ainsi soit on souuent à la balance esgale,
Que le poids, ça ne là ne monte ne deuale,
Ains iustement en l'air demeure suspendu
Sans pancher du costé qu'on auoit attendu,
Combien durant le temps de quatre heures entières
T'ouïst on profonder de diuerses matières
Combien de grands autheurs par toy furent citez
Combien de rares lieux, combien d'authoritez !
Comme un chesne d'or en tortis de couleure
Presche par sa façon le sçauoir de l'orfeure
Et chesnon sur chesnon s'enlassant proprement
Descouure ses replis sans nul embrouillement
Ainsi tout vniment sans nœud ny sans plissure
Se montroient tes discours en leur riche tissure
Poliment assemblez, et sans se desmentir
Per à per tous esgaux on les voyait sortir.
Or ta matière estoit grauement surhaussée
Tantost en douce pente elle estoit abaissée
Et s'abaissant tousiours elle tenoit le haut
Non comme plusieurs font qui sautent d'vn tel saut
Du plus haut au plus bas, qu'eux-mesmes se fournoyent
Et font perdre leur route à ceux là qui les oyent :
Nos esprits relaschez, par toy trop haut montez
Dedans vn beau iardin se trouuoient transportez
Ou la souefue (suave) odeur de maintes fleurs exquises
Les plantes descouuroient d'où tu les auois prises.
Je sçauuoy que durant et hors de la saison
Le iardin enfleuré de la belle maison
En ses compartimens enbaumoit ses parterres,
Les esmaillant de fleurs des plus lontaines terres,
Fleurs qui m'ont par souhait souuent fait conuertir
En yeux pour mieux les voir, en nez pour mieux sentir.
Mais de tes beaux discours tant de fleurs nôpareilles
Me faisoient désirer d'estre tout plein d'oreilles
Pour de leurs facultez de tous costez iouïr
Et pouuoir gourmander le plaisir de t'ouïr.
Quelqu'vn iadis touché d'vne pareille ennuie,
Desiroit, (mais espoint par vne sale vie)
De voir son col, en col de grue s'alonger

Pour alonger le goust du boire et du manger.
Fondée auec raison fust cette loy publique
Qui vouloit qu'on bannist loing de la république
Les publics harangueurs, qui causeurs affetés
De leurs fleurs d'oratoire estans enbouquetez
Bien souuent pipent l'homme, et font qu'en la Jus-
[tice
Il prend le faux pour vray, pour la vertu le vice :
C'estoit bien aduisé, car ie vy sans mentir
Si bien par tes raisons ma raison paruertir.
Que comme de deux vents contrairement poussée
Or d'vn costé, or d'autre elle estoit balancée
Et i'eusse au premier chef celuy la condamné
En la faueur duquel ton arrest fust donné
Si tu n'eusses prenant la contraire deffence
A tous faict voir son droict, à moi mon ignorance.
Ce point non décidé du pouvoir des Esprits
Bien que maint Parlement desia l'eust entrepris
Sembloit estre en réserve, et gardé pour ta gloire
Affin qu'vn grand esprit emportast la victoire
D'vn million d'esprits, et qu'il vuidast ce point
S'ils venoièt parmy nous, ou s'ils n'y venoient point.
Nesmond, toy seul deuois nous donner cognoïssance
Si les esprits estoient, qu'elle estoit leur essence,
Si bons ou si mauvais, quel pouuoir ils auoient
Si en corps, ou sans corps, parmy nous ils erroient,
Quels noms ils vont portant, quels effets ils suscitèt,
Si le cieux, l'air, la terre, ou sous terre ils habitent.
On ne voit aucun lieu des esprits fréquenté
Qui tout plein de frayeur ne soit inhabité.
Il n'est homme y entrant qui n'entre tout en trance,
Esprit, qui n'ait horreur quand aux Esprits il pense
Ce jour la toutefois le Palais refouloit
D'hommes de tous costez, plus plein qu'il ne vouloit
Bien qu'ó scent qu'au Palais les Esprits deuoièt estre,
Le tien chassoit la peur de tous esprits le maistre.
Tu es docte Nesmond, à ces Esprits tenu,
Car par eux ton esprit s'est rendu plus cognu,
Bien qu'il fust ia cognu de suffisance extrême,
Mais ce jour sans mantir tu te vainquis toy-mesme,
Les esprits se voyants par le tien soustenus
Estoient à son secours pour leurs secours venus
Et à l'entour de toy volants à grands cohortes
Releuoient tes raisons et les rendoient plus fortes
Autant de tes raisons, c'estoient autant d'esprits,
Esprits quintessencez de mille et mille escrits
Que le tien conduisoit, leur donnant telle place
Qu'ètiers ils conseruoièt et leur force et leur grace.
Que si pareil au tien quelque esprit paroissoit
Dedans cette maison dont lors il s'agissoit
Que l'on verroit bien tost mainte cause intentée
Non pour en la quittant la rendre inhabitée
Et rompre le loüage, ains affin de pouuoir
Renchérir sur l'enchere et tacher de l'auoir.
Je salue, Nesmond, ton esprit admirable
Luy soit toute action tout autant fauorable,
Que luy fut cette cy, que i'ouis en sortant
Tout le monde admirer d'vn iugement contant :
Et puisses tu souuent ainsi te faire entendre
Et moy souuent t'ouïr, et t'ouïr pour apprendre.

DE BRACH.

J'ai copié ici exactement ce que je lis.

Cette pièce de vers, adressée au président qui a jugé cette cause, vous donnera idée du procès ; en lisant ce procès en entier, je n'ai pu m'empêcher de penser que si semblables choses se présentaient aujourd'hui, je doute qu'un juge soit aussi éclairé et instruit que M. de Nesmond.

Recevez, chère et bonne Directrice, l'assurance de tout mon dévouement et mes meilleures salutations.

Votre dévouée,

L. DUSSOULIER,
à Champagnole (Jura).

CITATIONS

Tirées de « La Vie inconnue de Jésus-Christ »

(ISSA)

Sur les devins

« N'ajoutez pas foi aux oracles, Dieu seul connaît l'avenir ; celui qui a recours aux devins souille le temple qui est dans son cœur et fait preuve de méfiance à l'égard de son Créateur.

« La foi aux devins et à leurs oracles détruit la simplicité innée chez l'homme et sa pureté enfantine ; une puissance infernale s'empare de lui et le force à commettre toute espèce de crimes et à adorer les idoles.

« Tandis que le Seigneur notre Dieu, qui n'a personne pour lui être égalé, est un tout-puissant, omniscient et omni-présent ; c'est lui qui possède toute la sagesse et toute la lumière.

« C'est à lui qu'il faut vous adresser pour être consolé dans vos chagrins, aidé dans vos travaux, guéri dans vos maladies ; quiconque aura recours à lui n'essuyera pas de refus.

« Quand vous voudrez vous adresser à lui, redevenez enfant, car vous ne connaissez ni le passé, ni le présent, ni l'avenir, et Dieu est le maître du temps. »

Sur la femme

Une vieille femme qui s'était approchée du groupe pour mieux écouter Issa, fut écartée par un des hommes déguisés, qui se plaça devant elle.

Alors Issa de dire : « Il n'est pas bon qu'un fils repousse sa mère pour occuper la première place, qui doit lui revenir. Quiconque ne respecte pas sa mère, l'être le plus sacré après Dieu, est indigne du nom de fils.

« Ecoutez donc ce que je vais vous dire : « Respectez la femme, car c'est la mère de l'univers et toute la vérité de la création divine gît en elle.

« C'est elle qui est la base de tout ce qu'il y a de bon et de beau, comme elle est aussi le germe de la vie et de la mort. D'elle dépend toute l'existence de l'homme, car elle est son appui moral et naturel dans ses travaux.

« Elle vous enfante au millieu des souffrances; à la sueur de son front, elle surveille votre croissance et, jusqu'à sa mort, vous lui causez les plus vives angoisses. Bénissez-là et adorez-là, car elle est votre unique amie et votre soutien sur la terre.

« Respectez-là, défendez-là : en agissant ainsi, vous vous gagnerez son amour et son cœur et vous serez agréable à Dieu ; c'est pourquoi beaucoup de fautes vous seront remises.

« Soyez soumis envers la femme ; son amour ennoblit l'homme, adoucit son cœur endurci, dompte la bête et en fait un agneau.

« ...Après Dieu, vos meilleures pensées doivent appartenir aux femmes et aux épouses, la femme étant pour vous le temple divin où vous obtiendrez le plus facilement le bonheur parfait.

« Puisez dans ce temple votre force morale ; là, vous oublierez vos tristesses et vos insuccès, vous recouvrerez les forces perdues qui vous seront nécessaires pour aider votre prochain.

« Ne l'exposez pas à être humiliée; par cela même, vous vous humilieriez vous même et vous perdriez le sentiment de l'amour, sans lequel rien n'existe ici-bas.

« Protégez votre femme, pour qu'elle vous protège, vous et toute votre famille ; tout ce que vous ferez pour votre mère, pour votre femme, pour une veuve ou une autre femme dans la détresse, vous l'aurez fait pour votre Dieu. »

BIBLIOGRAPHIE

Les Petites Religions de Paris, par Jules Bois, Léon Chailley éditeur, 8, rue Saint-Joseph. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est la collection des articles du *Figaro*, dont *la Lumière* avait détaché ce qui la concernait : *Le culte de la Lumière*.

On y trouve : Les *derniers païens*, les *Swedenborgiens*, les *Bouddhistes*, les *Théosophes*, *Vintras*, *Boullan et le satanisme*, le *Culte de l'Humanité*, les *Lucifériens*, l'*Essenianisme*, les *Gnostiques*, le *Culte d'Isis* et le *Culte de la Lumière*.

Le *Culte de la Lumière*, son vrai n'y est point, puisqu'il n'y est pas question de la *Communion d'Amour* et du *Signe du Cœur* dans le triangle, mais on y trouve certaines particularités, particulièrement au sujet d'Hermès et des phénomènes psychiques dans ce qu'ils ont de plus apparent. La partie mystique de notre révélation est un peu profonde et n'est guère connue que de ceux qui lisent la *Lumière* depuis notre troisième volume.

Nous sommes plutôt un culte d'avenir que de passé, puisque nous nous permettons d'annoncer que le *cœur glorieux* de Jésus-Christ remplacera *sa Croix*. Que la CROIX n'est plus.

Notre confraternel ami Jules Bois a mis son cœur, son esprit, sa foi et sa science à résumer les Petites Religions fermées de Paris. C'est très intéressant, c'est charmant, et tout le monde peut le lire, car c'est écrit de manière à ce que chacun soit libre d'en être gai ou d'en devenir sérieux. M. Jules Bois a une souplesse d'esprit admirable. Ceux qui se trouveraient battus n'oseraient même point se plaindre, tant ils le sont adroitement et gentiment. Réjouissons-nous, ainsi que le dit fort judicieusement l'auteur, « de ce que les *Petites Religions de Paris* apportent dans notre société vraiment trop sceptique, un regain de mysticisme ou du moins un motif un peu noble de distraction ».

L'Ether et l'atome ou l'origine de l'Univers et de la Vie, par de Campet de Saujon, imprimerie Florentin Blanchard, à Royan.

Unité de la Voix. Méthode synthétique du chant et de la parole, par le professeur F. Habay. Préface et Conseils d'Hygiène thérapeutique, par Paul de Régla (Dr P. A. Desjardins). Paris, librairies-imprimeries réunies, 7, rue Saint-Benoît.

Cet ouvrage sort de la spécialité des études de la *Lumière*. Nous nous bornons à le recommander chaleureusement à nos lecteurs, dans l'absolue persuasion qu'il est parfait en son genre. Il traite de la voix, en général, des organes de la voix, de l'éducation de la voix. On y trouve des types d'exercices de l'adhérence vocale, des avis sur la respiration et la notation de quelques exercices.

A tout cela les conseils du docteur apportent un sain complément.

Malgre une petite absence probable dans le courant du mois d'août, il n'y a rien de changé pour l'adresse de la correspondance. La direction prévient seulement ses amis, qu'il y aura un peu de retard pour les réponses.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour l'œuvre de la « Lumière »

Liste du mois de mai 1894

M. Clavel, 20 fr. — Mme Bonne, 10 fr. — M. Lux, 5 fr. — Mme X..., 10 fr. — Mme Nancy-Detrois, 5 fr.

Pour le soulagement de la misère

Mme Bonne, 10 fr. — Mme X..., 10 fr. — Marie P..., 1 fr.

Le Gérant, ALEXANDRE CHARLE.

Bourg, typ. et lith. E. BERTÉA, rue des Bons-Enfants, 17.